EXEMPLIER SAND

Teverino

« Le chant est de quelque dieu égaré sur les cimes de l'Apennin, qui l'aura confié aux échos, lesquels l'auront murmuré à l'oreille des pâtres et des pêcheurs ; mais les paroles sont de moi […] je suis improvisateur quand il me plaît de l'être […] Mes chants s'envolent de moi comme la flamme du foyer, je puis les renouveler et non les retenir (611) »
« Le véritable artiste est celui qui a le sentiment de la vie, qui jouit de toutes choses, qui obéit à l'inspiration sans la raisonner, et qui aime tout ce qui est beau sans faire de catégories. Que lui importe le nom, la parure et les habitudes de la beauté qui le frappe ? […] Vous êtes assez grand artiste, Léonce, pour faire de cette montagnarde blonde une sainte Elisabeth de Hongrie » (639)

Consuelo

En songeant à Albert, elle s'était représenté cette faculté quasi surnaturelle qu'il avait souvent de voir et d'entendre à distance. Elle s'imagina fortement qu'à cette heure même il pensait à elle, et la voyait peut-être et, croyant trouver un allègement à sa peine en lui parlant par un chant sympathique à travers la nuit et l'espace, elle monta sur les pierres qui assujettissaient le pied de la croix. Alors, se tournant du côté de l'horizon derrière lequel devait être Riesenburg, elle donna sa voix dans toute son étendue pour chanter le verset du cantique espagnol : *O Consuelo de mi alma*, etc [...] Consuelo redescendit de la pierre, où comme une madone elle avait dessiné sa silhouette élégante dans le bleu transparent de la nuit[1]

« - Oh ! de tout mon cœur, répondit Consuelo. J'aime qu'on ne perde pas un seul des précieux instants de la vie pour s'instruire ; et comme on s'inscrit soi-même en enseignant, il ne peut être que très bon pour nous deux de nous exercer à bien prononcer la langue musicale par excellence. Vous me croyez italienne, et je ne le suis pas, quoique j'aie très peu d'accent dans cette langue. Mais je ne la prononce vraiment bien qu'en chantant » (t.2, 33)

- Ce sera donc à la fois une leçon d'italien et une leçon de chant ! s'écria Joseph. – Et une leçon qui durera cinquante lieues ! pensa-t-il dans son ravissement.
Cependant le jeune musicien, qui souhaitait avec ardeur d'entendre la voix de la cantatrice, et qui n'en voyait pas venir l'occasion assez vite, la fit naître par une petite ruse. Il feignit d'être embarrassé de donner à l'*à* italien la franchise et la netteté convenables, et il chanta une phrase de Leo où le mot *felicità* se trouvait répété plusieurs fois. Aussitôt Consuelo, sans s'arrêter, et sans être plus essoufflée que si elle eût été assise à son piano, lui chanta la phrase à plusieurs reprises. A cet accent si généreux et si pénétrant qu'aucun autre ne pouvait à cette époque, lui être comparé dans le monde, Joseph sentit un frisson passer dans tout son corps, et froissa ses mains l'une contre l'autre avec un mouvement convulsif et une exclamation passionnée (33) »

[1] *Consuelo*, éditions de l'Aurore, 1991, t.2, p. 35

« Elle était trop artiste par toutes les fibres de son organisation, pour ne pas aimer la liberté, les hasards, les actes de courage et d'adresse, le spectacle continuel et varié de cette nature que le piéton seul possède entièrement, enfin toute l'activité romanesque de la vie errante et isolée (96) »

« Vous m'avez fait tant chanter (dit elle au chanoine), et vous m'avez tant poussé à l'exaltation en manifestant la vôtre, que je suis peut-être un peu hors de moi. Si j'éprouve une sorte d'ivresse, c'est votre faute ; mais soyez-sûr que la vérité parle dans ces ivresses-là, parce qu'elles sont nobles et développent en nous ce que nous avons de meilleur. Elles nous mettent le cœur sur les lèvres, et c'est mon cœur qui vous parle en ce moment (142)».

« Ses soirées si redoutables d'abord étaient devenues ses heures les plus agréables; et les ténèbres, loin de lui causer l'effroi qu'elle en attendait, lui révélèrent des trésors de conception musicale, qu'elle portait en elle depuis longtemps sans avoir pu en faire usage et les formuler, dans l'agitation de sa profession de virtuose. »[2]

« Je chante tous les soirs pendant deux heures, et il me semble que je fais des progrès. A quoi cela me servira-t-il ? Les voûtes de mon cachot me répondent, elles ne m'entendent pas…Mais Dieu m'entend, et quand j'ai composé un cantique que je lui chante dans la ferveur de mon âme, j'éprouve un calme céleste, et je m'endors presque heureuse. Il me semble que du ciel on me répond, et qu'une voix mystérieuse me chante dans mon sommeil un autre cantique plus beau que le mien, que j'essaie le lendemain de mer appeler et de chanter à mon tour (173) »

Le château des désertes

« Vous avez déjà compris que nous inventions un théâtre d'une nouvelle forme et complètement à notre usage. Nous prenons le premier scénario venu, et nous improvisons le dialogue, aidés des souvenirs du texte. Quand un sujet nous plaît, comme celui-ci, nous l'étudions pendant quelques jours en le modifiant *ad libitum*. Sinon, nous passons à un autre, et souvent nous faisons nous-mêmes le sujet de nos drames et de nos comédies, en laissant à l'intelligence et à la fantaisie de chaque personnage le soin d'en tirer parti. Vous voyez déjà qu'il ne s'agit pour nous que d'une chose, c'est d'être créateurs et non interprètes serviles. Nous cherchons l'inspiration, et elle nous vient peu à peu (918) . »

« C'est en voyant combien ce jeune homme avait peu de conscience que j'ai senti le prix de la conscience dans l'art lyrique, aussi clairement que je le sens dans l'art de la peinture et dans tous les arts […] il a manqué à ce qu'il y a de plus sacré […] il a manqué à l'amour et au respect de son art […] j'ai compris que l'absence de charme et de puissance de ce jeune homme tenait à sa vanité, à son besoin d'être admiré, à son peu d'amour pour l'œuvre qu'il chantait, à son manque de respect pour l'esprit et les traditions de son rôle. Il s'est nourri toute sa vie, j'en suis sûr, de l'idée qu'il ne pouvait faillir et qu'il avait le don de s'imposer. Probablement c'est un enfant gâté (CD, 864) ».

[2] G. Sand : *Consuelo*, t. 3, p. 146.

« J'ai dû tant à leur mère ! mais ce n'est pas avec de l'argent seulement que je puis m'acquitter envers celle qui ne m'a pas secouru seulement avec de l'argent : elle m'a aidé et soutenu avec son cœur, et mon cœur appartient à ce qui survit d'elle, à ces nobles et beaux enfants qui sont désormais les miens [...] Puisque la Providence m'en fournit les moyens, je veux qu'ils aient les coudées franches dans la vie, et je les ai tout de suite appelés à moi pour qu'ils ne me quittent que le jour où ils seront assez forts pour se lancer sur la grande scène de la vie comme artistes ; car c'est la plus haute des destinées, et, quelle que soit la partie que chacun d'eux choisira, ils auront étudié la synthèse de l'art dans ses détails auprès de moi [...] Passez-moi cette vanité [...] Je crois qu'à force de réflexions et d'expériences je suis arrivé à tenir dans mes mains la source du beau et du vrai (931) ».

« Vous n'avez pas compris notre cher maître Boccaferri, si vous croyez qu'il n'a en vue que nous faire débuter. Non, ce n'est pas là sa pensée. Il pense que ces essais dramatiques, **dans la forme libre que nous leur donnons**, sont un exercice salutaire au développement synthétique (je me sers de son mot) de mes facultés d'artiste, et je crois bien qu'il a raison, car depuis que nous faisons cette amusante étude je me sens plus peintre et plus poète que je ne croyais l'être (951) ».

« Bien sûr les artistes sont une aristocratie, mais ils ne font que déployer les forces que le malheur du monde ne permet pas d'épanouir chez tous : la possibilité d'être pleinement humains, c'est-à-dire divins, ouverts, heureux, en communion. En attendant le temps de la liberté, ils sont la liberté incarnée, en attendant la connaissance, ils sont la révélation, en attendant la communion des âmes, ils sont les auxiliaires d'une compassion sociale. Ils sont le Peuple encore inconscient d'être Peuple, uni »[3]

[3] Marie-Madeleine Fragonard, *Présentation*, *op.cit*, XIV-XV